



6.  
E P I T R E S

S U R

LE BONHEUR,

LA LIBERTÉ,

E T

L' E N V I E.

Par Mr. DE VOLTAIRE.



A A M S T E R D A M,

Chez JAQUES DESBORDES,

M. DCC. XXXVIII.

EPIQUES

sur

LE BONHEUR

LA LIBERTÉ

ET

LE NIVEAU

PAR M. DE VOLTAIRE



A AMSTERDAM

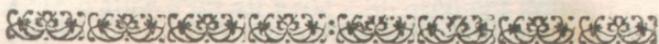
chez JACQUES NEAUME

M. DC. CXXVIII





# PREMIERE EPITRE.



## DE L'ÉGALITÉ DES CONDITIONS.



H bien, jeune Hermotime, en Province  
élevé,  
Avec un cœur tout neuf à Paris arrivé,  
Tu ne fais pas encor quel parti tu dois suivre :  
Tu voudrois des leçons sur le grand Art de vivre ;  
Il faut prendre un Etat. Incertain dans tes vœux  
Tu veux choisir, dis-tu, le sort le plus heureux.  
Mais ce sort quel est-il ? Tu ne fais. Tu peux être  
Magistrat, Financier, Courtisan, Guerrier, Prê-  
tre.  
Ton goût doit décider. Ce n'est pas ton emploi



Qui doit te rendre heureux, ce bonheur est dans  
toi.

Les Etats sont égaux, mais les hommes différent.

Où l'imprudent périt, les habiles prospèrent.

Le Bonheur est le Port où tendent les humains,  
Les écueils sont fréquents, les vents sont incertains.

Le Ciel pour aborder cette rive étrangère,  
Accorde à tout mortel une Barque légère:  
Ainsi que les secours, les dangers sont égaux;  
Qu'importe quand l'orage a soulevé les eaux,  
Que ta Poupe soit peinte, & que ton Mât dé-  
ploye

Une Voile de pourpre & des Cables de foye?  
Le Vent est sans respect: il renverse, à la fois,  
Les Bâteaux des Pêcheurs, & les Barques des  
Rois:

Si quelque heureux Pilote échappé de l'orage,  
Près du Port arrivé gagne au moins le rivage,  
Son Vaisseau plus heureux n'étoit pas mieux conf-  
truit;

Mais le Pilote est sage, & Dieu l'avoit conduit.  
Eh quoi! me dites-vous, quelle erreur est la vô-  
tre?

N'est-il aucun Etat plus fortuné qu'un autre?

Le Ciel a-t-il rangé les mortels au niveau?

La

La femme d'un Commis dans le fond d'un Bureau,

Vaut-elle une Princesse auprès du Thrône assise?

N'est-il pas plus plaifant pour tout homme d'Eglise,

D'orner son front tendu, d'un Chapeau rouge ou vert,

Que d'aller d'un vil Froc obscurément couvert,

Recevoir à genoux après Laude ou Matine,

De son Prieur cloîtré vingt coups de discipline?

Ce B..... tant fêté, n'est-il pas plus heureux

Qu'un Clerc enféveli dans un Greffe poudreux?

Non, Dieu feroit injuste, & la sage Nature

Dans ses dons partagés, garde plus de mesure.

Il feroit beau vraiment, que sa triste faveur

Eût au Grade en ce Monde attaché le Bonheur.

Jamais un Colonel n'aura donc l'impudence

D'égaler en plaifirs un Maréchal de France?

L'Empereur est toujours (graces à ses honneurs)

Plus fortuné lui seul, que les sept Electeurs.

Et le cœur d'un Sujet se gardera bien d'être

Aussi tendre, aussi gai, que celui de son Maître.

Non, N'accusons point Dieu de cette absurdité;

Pour les cœurs qu'il a faits il a plus de bonté.

8 DE L'ÉGALITÉ

Tous sont heureux par lui, tous au moins peuvent l'être;

En leur donnant la vie, il leur doit le bien-être;

Il veut en les rangeant sous différentes loix,

En faire autant d'heureux, non pas autant de Rois.

Le Casque, le Mortier, la Barette, la Mitre,

A la félicité n'apportent aucun titre,

Et ce B..... qu'on vante, est heureux en effet,

Non par le bien qu'il a, mais par le bien qu'il fait.

On dit qu'avant la Boëte apportée à Pandore,

Nous étions tous égaux; nous le sommes encore.

Avoir les mêmes droits à la Félicité,

C'est pour nous la parfaite & seule Egalité.

Vois-tu dans ces Vallons ces Esclaves champêtres,

Qui creusent ces Rochers, qui vont fendre ces Hêtres;

Qui détournent ces eaux, qui la bêche à la main,

Fertilisent la terre en déchirant son sein?

Ils ne sont point formés sur le brillant modele

De ces Pasteurs galans qu'a chanté F....

Ce n'est point Timarette & le tendre Tircis,

De roses couronnés, sous des Mirtes assis,

Entrelassant leurs noms sur l'écorce des Chênes,

Van-

DES CONDITIONS. 9

Vantant avec esprit leurs plaisirs & leurs peines;  
C'est Pierrot, c'est Colin, dont le bras vigoureux  
Souleve un Char tremblant dans un Fossé bour-  
beux.

Perrette au point du jour est aux Champs la pre-  
mière;

Je les vois tout courbés & couverts de poussière,  
Bravant dans des travaux chaque jour répétés,  
Et le froid des Hyvers, & les feux des Etés.  
Ils chantent cependant. Leur voix fausse & ruf-  
tique

Gayement de P.... détonne un vieux Cantique.  
La paix, le doux sommeil, la force, la santé,  
Sont le fruit de leur peine, & de leur pauvreté.

Si Colin voit Paris, ce fracas de merveilles,  
Sans rien dire à son cœur assourdit ses oreilles,  
Il ne desire point ces plaisirs turbulens,  
Il ne les conçoit pas: il regrette ses Champs.  
Dans ces Champs fortunés l'Amour même l'ap-  
pelle:

L'Amour ce don des Cieux, cette flamme éter-  
nelle,  
Qui peuple les Forêts, les Ondes, & les Airs,  
Qui va d'un Pole à l'autre animer l'Univers;  
Ses traits toujours lancés des mains de la Nature,

Souffrent les ornemens , mais plaisent sans parure.

Un éclat étranger est le fard du Bonheur,  
Tu n'en as pas besoin , tu peux donner ton cœur  
Sans tous ces riens brillans , ces nobles bagatelles,

Qu'Hebert vend à crédit pour tromper tant de belles ;

L'Amour n'a pas toujours un tranquille destin,  
Sous des lambris dorés , & vernis par Martin.

L'Aigle fière & rapide aux ailes étendues,  
Suit l'objet de sa flamme élançé dans les nues.  
Dans l'ombre des Vallons le Taureau bondissant,  
Suit en paix sa Genisse , & l'aime en mugissant.  
Au retour du Printems la douce Philomèle,  
Attendrit par ses chants sa compagne fidèle ;  
Et du sein des buissons , le Moucheron léger,  
Se mêle en bourdonnant aux Insectes de l'air.  
De son Etre content , qui d'entre eux s'inquiette,  
S'il est quelque autre espèce ou plus ou moins parfaite ?  
Et qu'importe à mon fort , à mes plaisirs présens,  
Qu'il soit d'autres heureux , qu'il soit des biens plus grands ?

Mais

Mais quoi, cet indigent, ce mortel famélique  
 Cet objet dégoûtant de la pitié publique,  
 D'un cadavre vivant traînant le reste affreux,  
 Respirant pour souffrir, est-il un homme heu-  
 reux?

Non, sans doute: & Tamas qu'un Esclave dé-  
 trône;

Ce Visir déposé, ce Grand qu'on emprisonne,  
 Ont-ils des jours serains quand ils sont dans les  
 fers?

Tout Etat a ses maux, tout Homme a ses revers.  
 Concini moins altier, plus fidèle à ses Maîtres,  
 N'auroit point de son sang apaisé nos Ancêtres.  
 Le Poëte M... plus sage & moins dissipateur,  
 Ne fût point mort de faim, digne mort d'un Au-  
 teur!

Tout est égal enfin: la Cour a ses fatigues:  
 L'Eglise a ses combats, la Guerre a ses intrigues:  
 Le Mérite sans brigue est souvent obscurci;  
 Le Malheur est par-tout, mais le Bonheur aussi.  
 Ce n'est point la Grandeur, ce n'est point la Bas-  
 fesse,

Le Bien, la Pauvreté, l'Age mûr, la Jeunesse,  
 Qui conduit les mortels à la Félicité.  
 Où donc trouver, dis-tu, cet Etre si vanté,

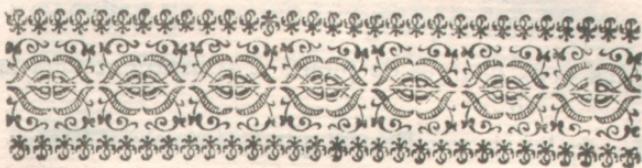
Fugitif, inconnu, qu'on croit imaginaire?

Où ? Chez toi, dans ton cœur & dans ton caractère.

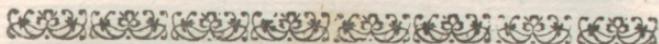
Quelque soit ton Etat, quelque soit ton Destin,

Sois sage, il te suffit, ton Bonheur est certain,





# EPITRE SECONDE



D E L A

# LIBERTÉ.



ANS le cours de nos ans, étroit & court  
passage,

Si le bonheur qu'on cherche est le prix  
du vrai Sage,

Qui pourra me donner ce tresor précieux ?

Dépend-il de moi-même ? Est-ce un present des  
Cieux ?

Est-il comme l'Esprit, la Beauté, la Naissance,

Partage indépendant de l'humaine Prudence ?

Suis-je libre en effet ? ou mon Ame & mon Corps

Sont-ils d'un autre agent les aveugles ressorts ?

Enfin, ma volonté qui me meut, qui m'entraîne,

Dans le palais de l'Ame est-elle esclave ou Reine ?

Obscu.

Obscurément plongé dans ce doute cruel,  
Mes yeux chargés de pleurs se tournoient vers le  
Ciel.

Lorsqu'un de ces Esprits que le souverain Etre  
Plaça près de son Trône, & fit pour le connoître,  
Qui respirent dans lui, qui brûlent de ses feux,  
Descendit jusqu'à moi de la voute des Cieux:  
Tel du sein du Soleil un torrent de lumière  
Part, arrive à l'instant, & couvre l'Hémisphère.  
Il avoit pris un corps, ainsi que l'un d'entre eux,  
Que nos peres ont vu dans des jours ténébreux  
Sous les traits de Newron, sous ceux de Galilée,  
Apporter la Lumière à la Terre aveuglée.

Ecoute, me dit-il, prompt à me consoler,  
Ce que tu peux entendre, & qu'on peut révéler.  
J'ai pitié de ton trouble, & ton Ame sincère,  
Puisqu'elle fait douter, mérite qu'on l'éclaire.  
Oui, l'Homme sur la terre, est libre ainsi que moi;  
C'est le plus beau present de notre commun Roi.  
La Liberté qu'il donne à tout Etre qui pense,  
Fait des moindres esprits & la vie & l'essence.  
Qui conçoit, veut, agit, est libre en agissant;  
C'est l'attribut divin de l'Etre tout-puissant.

Il en fait un partage à ses enfans qu'il aime.  
 Nous sommes ces enfans, des ombres de lui-même.

Il connut, il voulut, & l'Univers naquit.  
 Ainsi, lorsque tu veux, la Matière obéit.  
 Souverain sur la Terre, & Roi par la pensée,  
 Tu veux, & sous tes mains la Nature est forcée.  
 Tu commandes aux Mers, au soufle des Zéphirs,  
 A ta propre pensée, & même à tes desirs.  
 Ah! sans la Liberté que seroient donc nos Ames?  
 Mobiles agités par d'invisibles flammes,  
 Nos vœux, nos actions, nos plaisirs, nos dégoûts,  
 De notre Etre en un mot, rien ne seroit à nous.  
 D'un Artisan suprême, impuissantes machines,  
 Automates pensans, mûs par des mains divines;  
 Nous serions à jamais de mensonge occupés,  
 Vils instrumens d'un Dieu qui nous auroit trompés.

Comment sans Liberté serions-nous ses images?  
 Que lui reviendrait-il de ses brutes ouvrages?  
 On ne peut donc lui plaire, on ne peut l'offenser,  
 Il n'a rien à punir, rien à récompenser;  
 Dans les Cieux, sur la Terre il n'est plus de Justice:

Ca-

Caton fut fans vertu, Catilina fans vice.  
 Le Destin nous entraîne à nos débordemens,  
 Et ce Chaos du monde est fait pour les méchans.  
 L'Oppresseur insolent, l'Usurpateur avare,  
 Cartouche, Mirivis, ou tel autre barbare,  
 Plus coupable enfin qu'eux le Calomniateur,  
 Dira: Je n'ai rien fait, Dieu seul en est l'auteur;  
 Ce n'est pas moi, c'est lui qui manque à ma parole,  
 Qui frappe par mes mains, pille, brûle, viole.  
 C'est ainsi que le Dieu de justice & de paix  
 Seroit l'auteur du trouble & le Dieu des forfaits.  
 Les tristes partisans de ce Dogme effroyable  
 Diroient-ils rien de plus s'ils adoroient le Diable?

J'étois à ce discours, tel qu'un homme enyvré,  
 Qui s'éveille en sursaut, d'un grand jour éclairé,  
 Et dont la clignotante & débile paupière  
 Lui laisse encor à peine entrevoir la lumière,  
 J'osai répondre enfin d'une timide voix:  
 Interprète sacré des éternelles Loix,  
 Pourquoi, si l'Homme est libre, a-t-il tant de foiblesse?  
 Que lui sert le flambeau de sa vaine Sageffe?  
 Il le suit, il s'égare; & toujours combattu,  
 Il embrasse le crime en aimant la Vertu.

Pour

Pourquoi ce Roi du Monde, & si libre & si sage,  
Subit-il si souvent un si dur esclavage?

L'Esprit consolateur à ces mots répondit  
Quelle douleur injuste accable ton esprit?  
La Liberté, dis-tu, t'est quelquefois ravie:  
Dieu te la devoit-il, immuable, infinie,  
Egale en tout état, en tout tems, en tout lieu?  
Tes destins font d'un homme, & tes vœux font d'un  
Dieu.

Quoi! dans cet Océan, cet atome qui nage  
Dira: l'immensité doit être mon partage.  
Non, tout est foible en toi, changeant & limité;  
Ta Force, ton Esprit, tes Membres, ta Beauté.  
La Nature, en tout sens, a des bornes prescrites,  
Et le pouvoir humain seroit seul sans limites!  
Mais, dis-moi, quand ton cœur en proie aux pas-  
sions,  
Se rend, malgré lui-même, à leurs impressions,  
Qu'il sent dans ces combats sa Liberté vaincue,  
Tu l'avois donc en toi, puisque tu l'as perdue?  
Une fièvre brûlante attaquant tes ressorts,  
Vient, à pas inégaux, miner ton foible corps.  
Mais, quoi! Par ce danger répandu sur ta vie,

Ta fanté pour jamais n'est point anéantie.  
 On te voit revenir des portes de la mort,  
 Plus ferme, plus content, plus tempérant, plus  
 fort.

Connois mieux l'heureux don que ton chagrin re-  
 clame,

La Liberté dans l'homme est la fanté de l'Ame.

On la perd quelquefois, la foif de la grandeur,

La colere, l'orgueil, un amour suborneur,

D'un desir curieux les trompeuses faillies;

Hélas, combien le cœur a-t-il de maladies!

Mais contre leurs assauts tu seras rafermi;

Prend ce Livre sensé, consulte cet Ami,

(Un Ami, don du Ciel, & le vrai bien du Sage)

Voilà l'*Helvetius*, le *Sylva*, le *Vernage*,

Que le Dieu des Humains, prompt à les secourir,

Daigne leur envoyer sur le point de périr.

Est-il un seul mortel de qui l'ame insensée,

Quand il est en péril, ait une autre pensée?

Vois de la liberté cet ennemi mutin,

Aveugle partisan d'un aveugle destin.

Entends comme il consulte, approuve, ou délibère,

En-

Entends de quel reproche il couvre un adversaire,  
 Vois comment d'un rival il cherche à se vanger;  
 Comme il punit son fils, & le veut corriger.  
 Il le croyoit donc libre; oui, sans doute, & lui-même  
 Dément à chaque pas son funeste système.  
 Il mentoit à son cœur, en voulant expliquer  
 Ce Dogme absurde à croire, absurde à pratiquer;  
 Il reconnoît en lui le sentiment qu'il brave,  
 Il agit comme libre, & parle comme esclave.

Sûr de ta liberté, rapporte à son Auteur  
 Ce don que sa bonté te fit pour ton bonheur;  
 Commande à ta Raïson d'éviter ces querelles,  
 Des tyrans de l'esprit disputes immortelles,  
 Ferme en tes sentimens, & simple dans ton cœur,  
 Aime la Vérité, mais pardonne à l'Erreur.  
 Fuis les emportemens d'un zèle atrabilaire,  
 Ce mortel qui s'égare est un homme, est ton frere;  
 Sois sage pour toi seul, compatissant pour lui,  
 Fais ton bonheur, enfin, par le bonheur d'autrui.

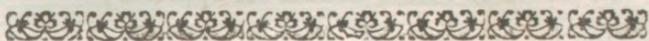
Ainsi parloit la voix de ce Sage suprême;  
 Ses discours m'élevoient au-dessus de moi-même:  
 J'allois lui demander, indiscret dans mes vœux,  
 Des secrets réservés pour les peuples des Cieux:  
 Ce que c'est que l'Esprit, l'Espace, la Matière,  
 L'Eternité, le Temps, le Ressort, la Lumière;  
 Etranges questions qui confondent souvent  
 Le profond Gravesande, & le subtil Mairant,  
 Et qu'expliquoit en vain, dans ses doctes chimè-  
 res,

L'Auteur des Tourbillons que l'on ne croit plus guè-  
 res.

Mais déjà s'échappant à mon œil enchanté,  
 Il voloit au séjour où luit la Vérité:  
 Il n'étoit pas vers moi descendu pour m'apprendre  
 Les secrets du Très-Haut que je ne puis comprendre;  
 Et s'il a daigné dire à mes vœux empressés,  
 Le secret d'être heureux, il en a dit assez.



# EPITRE TROISIÈME



D E

## L' E N V I E.



Si l'Homme est créé libre, il doit se gouverner :

Si l'Homme a des tyrans, il les doit détrôner :

On ne le fait que trop, ces tyrans sont les vices.  
 Le plus cruel de tous, dans ses sombres caprices,  
 Le plus lâche, à la fois & le plus acharné,  
 Qui plonge au fond du cœur un trait empoisonné,  
 Ce Bourreau de l'esprit, quel est-il? C'est l'*Envie*.  
 L'Orgueil lui donna l'être au sein de la Folie,  
 De ses armes toujours prompt à se déchirer,

B 3

Quoi?

Quoiqu'enfant de l'Orgueil il craint de se montrer,  
 Le mérite étranger est un poids qui l'accable ;  
 Semblable à ce Géant si connu dans la Fable ,  
 Triste ennemi des Dieux , par les Dieux écrasé,  
 Lançant en vain les feux dont il est embrasé.  
 Furieux, il s'agite en sa prison profonde ;  
 Il croit pouvoir donner des secousses au Monde ;  
 Il fait trembler l'Etna dont il est oppressé ,  
 L'Etna sur lui retombe, il en est terrassé.

Quelle étoit la raison du Magistrat perfide  
 Qui vouloit en exil envoyer Aristide ?  
 Il fut, dans son dépit, contraint de l'avouer :  
 Je suis las, disoit-il, de l'entendre louer.  
 J'ai vu des Courtisans, yvres de fausse gloire ,  
 Détester dans Villars l'éclat de la Victoire.  
 Ils haïssoient le bras qui faisoit leur appui,  
 Il combattoit pour eux, ils parloient contre lui.  
 Ce Héros eut raison, quand cherchant les Batailles,  
 Il disoit à Louis: Je ne crains que Versailles ;  
 Contre vos ennemis je marche sans effroi,  
 Défendez-moi des miens, ils sont près de mon Roi.

Cœurs jaloux ! A quels maux êtes-vous donc en  
 proye !

Vos

Vos chagrins sont formés de la publique joye.  
 Convives dégoûtés, l'aliment le plus doux  
 Aigri par votre bile, est un poison pour vous.  
 O vous! qui de l'honneur entrez dans la carrière,  
 Cette route à vous seul appartient-elle entière?  
 N'y pouvez-vous souffrir les pas d'un Concurrent?  
 Voulez-vous ressembler à ces Rois d'Orient,  
 Qui, de l'Asie esclave oppresseurs arbitraires,  
 Pensent ne bien régner qu'en étranglant leurs freres?

Lorsqu'aux Jeux du Théâtre, écueil de tant d'esprits,  
 Une Affiche nouvelle entraîne tout Paris,  
 Quand Dufrêne & Gossin, d'une voix attendrie,  
 Font parler ou Zamore, ou Fauste, ou Zénobie,  
 Le Spectateur content, qu'un beau trait vient faire,  
 Laisse couler des pleurs, enfans de son plaisir,  
 Gotus desespéré, que ce plaisir outrage,  
 Pleure aussi dans un coin, mais ses pleurs sont de rage.

Hé bien! pauvre affligé, si ce fragile honneur,  
 Si ce bonheur d'un autre a déchiré ton cœur,  
 Mets du moins à profit le chagrin qui t'anime,

Mérite un tel succès, travaille, efface, lime;  
 Le Public applaudit aux vers du Glorieux,  
 Ce trait est bien sanglant, courage, écris, fais  
 mieux.  
 Mais garde-toi, sur-tout, si tu crains les Critiques,  
 D'aller faire imprimer *les Ayeux chimériques*.  
 La gloire d'un Rival s'obstine à t'outrager,  
 C'est en le surpassant que tu dois t'en vanger.  
 Erige un monument plus haut que son trophée;  
 Mais, pour siffler Rameau, l'on doit être un Or-  
 phée.  
 Un petit Monstre noir peint de rouge & de blanc,  
 Ne doit point censurer ou Vérus, ou Rohan.  
 Ta rivale est aimée, un bon couplet contre elle  
 Ne peut ni l'enlaidir, ni te rendre plus belle.

Par le fougueux Jurieu \* Bayle persécuté,  
 Sera

\* Jurieu étoit un Ministre Protestant qui s'acharna contre Bayle & contre le Bon-Sens; il écrivit en fol & fit le Prophète. Il prédit que le Royaume de France éprouveroit des révolutions qui ne sont jamais arrivées; quant à Bayle, on fait que c'est un des grands Hommes que la France ait produit. Le Parlement de Toulouze lui a fait un honneur unique en faisant valoir son Testament, qui devoit être annullé comme celui d'un réfugié, selon la rigueur de la Loi, & qu'il déclara valide, comme le Testament d'un homme qui avoit éclairé le Monde & honoré sa Patrie.

Sera des bons Esprits à jamais respecté;  
 Et le nom de Jurieu, son rival fanatique,  
 N'est aujourd'hui connu que par l'horreur publi-  
 que.

Souvent dans ses chagrins un misérable Auteur  
 Descend au rôle affreux de Calomniateur;  
 Au lever de Séjan, chez Nestor, chez Narcisse,  
 Il distille à longs traits son absurde malice,  
 Pour lui tout est scandale, & tout impiété;  
 Assûrer que ce Globe, en sa course emporté,  
 S'éleve à l'Equateur en tournant sur lui-même,  
 C'est un raffinement d'erreur & de blasphême.  
 Malbranche est Spinosiste, & Locke en ses Ecries  
 Du poison d'Epicure infecte les esprits.  
 Pope est un scélérat, de qui la plume impie  
 Ose vanter de Dieu la clémence infinie,  
 Qui prétend follement, oh, le mauvais Chré-  
 tien!  
 Que Dieu nous aime tous, & qu'ici tout est bien.

Combien plus malheureux, plus ridicule encore  
 Est un vil \* Gazetier que l'interêt devore;  
 Qui

\* Gazettes satiriques, imprimées la plupart en Hollande  
 sous divers noms.

Qui vend au plus offrant son encre & ses fû-  
reurs!

Méprisable en son goût, détestable en ses mœurs,  
Médifant acharné, qu'elle étrange manie

Fait abboyer ta voix contre une Académie?

As-tu, vieux Candidat, chez les quarante Elus,

Approché seulement de l'honneur d'un refus?

Hélas! Quel est le fruit de tes cris imbéciles?

La Police est sévère, on fouette les Zoïles:

Chacun avec mépris se détourne de toi,

Tout fuit, jusqu'aux enfans, & l'on fait trop pour-  
quoi.

Détestons, Hermotime, un si dangereux vice,

Oh! Qu'il nous faut chérir ce trait plein de jus-  
tice

D'un Critique modeste & d'un vrai Bel-Esprit,

Qui, lorsque Richelieu follement entreprit

De rabaisser du Cid la naissante merveille,

Tandis que Chapelain osoit juger Corneille,

Chargé de condamner cet Ouvrage imparfait,

Dit, pour tout Jugement: Je voudrois l'avoir  
fait.

C'est

C'est ainsi qu'un grand cœur fait penser d'un grand  
Homme.

A la voix de Colbert Bernini vint de Rome,  
De Perraut dans le Louvre il vit l'heureux des-  
sein :

Ah! dit-il, si Paris renferme dans son sein  
Des travaux si parfaits, un si rare Génie,

Falloit-il m'appeller du fond de l'Italie?

Voilà le vrai mérite, il se peint dans ces traits;

C'est ainsi qu'en son ame on conserve la paix.

Qu'il est grand, qu'il est doux de se dire à soi-  
même,

Je n'ai point d'ennemis, j'ai des rivaux que j'aime;

Je prends part à leur gloire, à leurs maux, à leurs  
biens,

Les Arts nous ont unis, leurs beaux jours font les  
miens.

C'est ainsi que la Terre avec plaisir rassemble

Ces Chênes, ces Sapins qui s'élevent ensemble;

Un fuc toujours égal est préparé pour eux :

Leur pied touche aux Enfers, leur cime est dans les  
Cieux ;

Leur tronc inébranlable & leur pompeuse tête

Résiste en se touchant aux coups de la tempête;

Ils

28      EPITRE TROISIE'ME &c.

Ils vivent l'un par l'autre, ils triomphent du Temps,  
Tandis que sous leur ombre on voit de vils Serpens

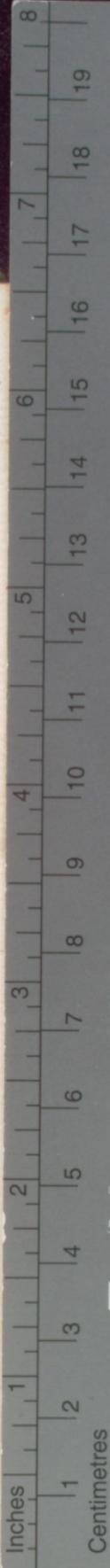
Se livrer en siffant des guerres intestines,  
Et de leur sang impur arroser leurs racines.

F I N.









# Farbkarte #13

B.I.G.

Blue	Cyan	Green	Yellow	Red	Magenta	White	3/Color	Black

ES  
UR,  
TÉ,  
E.  
AIRE.  
A M,  
RDES,  
L.

